

Axel CASADESUS

Poèmes à celle qui m'a trahi

Mon rêve de la longue nuit,
Au fond de mon être tu t'es éveillée comme un fruit...
Le vent chaud de ton âme a caressé mon épaule
Et le sel de ta peau s'est perdu sous la pluie.

L'aiguille des secondes, dans sa course folle,
Vibre de ton nom et répète "Carole"...
Inlassable ouvrière de notre danse astrale,
Elle écrit à jamais le livre de nos bacchanales.

A ton poignet comme à ton cou je suis crucifié...
Dans ta nuque et sur tes reins volent mes baisers.
Les liserons inondés de rosée dressent leurs pistils irisés.
L'absinthe coule au creux de mes mains tandis que tu roules
abandonnée.

Plénitude radieuse, l'or de tes yeux, chaud liquide amniotique,
Torrent de lave convulsée, fuse comme un viatique
Et scelle à la face des dieux indolents le blasphème initiatique
Qui nous ouvre la porte de l'amour asymptotique.

Fulgurance du métal en surfusion,
Permanence de l'instant palpitant comme un coeur arraché,
Miracle du temps anéanti malgré les éons,
Te voila qui t'ouvre à l'infini tel un gemme éclaté.

A ton sein la vie triomphante et paisible
Boit le nectar de l'amour sans limite.
Les comètes fusionnées poursuivent impassibles
Leur marche millénaire dans la nuit anthracite.

Miroir argenté contre miroir de lune,
Les orgues de lumière se répondent.
Vagues de plaisir venues se briser sur tes dunes,
Les mots qui te caressent glissent au gré de l'onde.

Mon âme vibre à l'écho de nos corps enlacés
Toujours répété par le ressac improbable
Qui du sable bleu a toute trace effacée
En lissant pour toujours nos désirs si semblables.

Diaphane évanescence des jours qui passent,
Ta présence sanguine vibre au fond de mon espace.
Tu es partout et tu n'es pas là,
Tu es tout et je suis vide de ton la.

Diapason de mes heures, il me manque l'acier qui me tord,
Mon souffle se fait court quand me vient le désir carnivore.
Ta chair et mon sang en rêve se dévorent.
Quand viendras-tu m'emplir, mon brûlant météore ?

Exquise douleur de l'absence,
Ton ventre attend ma semence.
Plus que l'impossible, je veux te donner la vie,
Et que nos comètes habitent la même galaxie.

Quand monte l'angoisse de la main tendue
Qui ne trouve que l'ombre de ta peau moite et mordue,
Seul me calme ce baume télépathique
Qui jaillit de nos amours volcaniques.

Les larmes qui coulent sur ma cuisse,
Sont des perles de rosée
Qui glissent sur tes courbes lisses
Et se figent au bord de tes pointes dressées.

Pincés de plaisir, tes fruits de plein jour,
Pêches satinées de désir, roulent dans mes mains
Pendant que ton souffle se fait plus court,
Et que tu te dresses, en ouvrant tes ailes de carmin.

Ta bouche arrondie esquisse un cri ambigu,
Roulée par les vagues du plaisir et de la douleur
Que lèvent les ondes à l'endroit exigü
Où ma raideur vient chercher ta chaleur.

Mes dents s'enfoncent dans ton corps
Au moment où tu tombes à genoux,
Terrassée par l'éclair du parfait accord
Qui sait briser tous les verrous.

Étalon fougueux aux yeux qui roulent,
Je mords ta crinière agitée par la houle,
Pendant que mes reins tu éperonnes,
En accueillant ma vibrante colonne.

Tempête de feu et naseaux dilatés,
Submergée par l'océan de volupté,
Jets de vapeur alors que tu me talonnes,
Ta bouche s'irise quand tu t'abandonnes.

Ta main affolée glisse vers le mont
Que Vénus gravit un jour en fuyant un démon.
Elle vibre si vite et si fort
Que mon joug se rompt et me précipite en ton trésor.

Mille étoiles meurent dans l'ultime explosion
Où se mêlent nos laves en fusion.
Mon cri résonne au loin, merveilleuse diastole
Qui à l'univers entier hurle Carole.

Ma Carole,

C'est mon acropole.

Elle aurait pu gagner le concours agricole,
Mais elle a préféré remplir toutes mes alvéoles.

Pour elle, j'ai perdu mon auréole,
Et j'ai du retourner à l'auto-école.

Ma Carole,

C'est pas une babiole.

J'aime bien qu'elle monte dans ma bagnole

Et qu'elle y déploie quelque banderole

En me chantant une barcarolle.

Chez elle, tout est bénévole.

Elle ne ferait pas de mal à la plus petite bestiole,

Mais à moi, elle ferait perdre la boussole.

Ma Carole,

C'est pas une bricole.

Avec elle, on peut faire toutes sortes de cabrioles,

Du moment qu'on la cajole.

Elle aimerait qu'on nous enferme dans la même camisole

Où nous chanterions ensemble la carmagnole.

Nous nous promènerions dans une vieille carriole

Qui traînerait plein de casseroles...

Elle ne rechignerait pas à faire des trous avec sa chignole

Et à sortir son tube de colle

Pour poser les portraits de nos enfants sur une console...

Ma Carole,

C'est une corolle

Surmontée d'une coupole

Qui adore les rythmes créoles

A s'en faire de violentes diastoles

Comme jadis celles des discoboles.
Elle est mon école
Et mon auberge espagnole
Quand elle me tend son étole
Pour m'entraîner dans une sauvage farandole
Où elle sait me raconter des fariboles...

Ma Carole,
Certains la croient folle,
D'autres fofolle,
Mais moi j'aime sa fiole
Et ses allures si frivoles.
Son corps est si chaud que s'en échappent des fumerolles...
Ah, c'est sûr, elle aime la gaudriole !
Même s'il n'a pas sept branches, son girandole
S'accorde à merveille avec une table qui promet sangliers et
girolles.

Ma Carole,
Elle ne recherche aucune gloriole.
Et lorsqu'elle monte dans une gondole
Elle enlève toujours ses grolles
Car elle aime montrer ses jolies guibolles...
Être une fleur, c'est son côté horticole,
Et si elle sait dessiner des hyperboles,
C'est parce qu'elle l'a appris de son idole.

Ma Carole,
Ce n'est pas une luciole
Même si elle adore faire le mariolle.
Cachée au sein de la grande métropole
Elle sait se faire molle
Pour échapper aux habitants des terres mongoles.
De ma Carole, je n'ai pas le monopole.

De tous mes amours elle est la nécropole,
Et, si je lui dois quelque obole,
C'est parce qu'elle m'a fait découvrir le pactole.
Son foyer est plus chaud que celui d'une parabole
Et je bois toutes ses paroles.
De ses feuilles sans pétiole
Je bois le pétrole
Qui vaut des milliards de pistoles.

Ma Carole,
C'est un porte-parole
Qui aime les profiteroles
Et déteste le protocole.
Quand je la chatouille elle rigole
Et quand je l'aime je rissole.
Nos enfants n'auront jamais la roséole
Ni la rougeole,
Ni la rubéole,
Mais nous cultiverons nos scaroles
Et nous irons sous la mer voir les soles...
Ce sera tout un symbole
Qui nous occasionnera de divines systoles
Et nous protégera de toutes les torgnoles.
Jamais notre amour n'ira de traviole :
Il est jalousement conservé par nos vacuoles...
Et si jamais un jour nous contractons la variole
- ou, pire, la vérole -
Ce ne sera pas à cause de nos amours vinicoles
Car, pour jouer de la viole,
Il faut savoir du champignon exciter la virole
Sans abuser des joies viticoles
Qui font naufrager votre yole.

Quinze ans, c'est le temps qu'il faut pour faire un homme.
C'est le temps qu'il faut pour apprendre l'arbre et la pomme.
Pour naître à la vie et découvrir ce grand corps encombrant...
Pour s'ouvrir à l'amour aux mille soleils vibrants.

Quinze ans, c'est le temps qu'il faut pour faire une femme.
C'est le temps qu'il faut pour apprendre le feu et la flamme.
Pour naître à la vie et découvrir et la chair et le sang...
Pour s'ouvrir à l'amour aux mille soleils vibrants.

Quinze ans, c'est le temps qu'il faut pour construire une vie.
C'est le temps qu'il faut pour apprendre la graine et le fruit.
Pour oublier qui on est et découvrir les soleils au couchant...
Pour mourir un beau jour car son double est absent.

Quinze ans, c'est le temps que nous nous sommes manqués.
C'est le temps qu'il nous a fallu pour nous retrouver.
Pour naître à la vie et découvrir la passion de diamant...
Pour vivre de l'amour aux mille soleils vibrants.

Dans cette vie qui passe comme un rêve,
J'ai rencontré la femme de mes rêves...
Dans ce songe si proche de la vie,
Je l'ai vue qui marchait sous la pluie.

Nulle goutte ne la touchait,
Car nimbée d'amour elle était.
Elle approchait, nue sous sa robe écrue et mauve,
Avec la lente assurance d'un fauve.

Nos enfants lui faisaient un cortège de reine,
L'orgue tonnait au loin, la musique portait sa traîne...
La messe était dite et Nuptia résonnait dans l'arène.
De ces noces de sang naissaient des noces sereines...

Nos alliances fondaient en une huile sublime
Pendant que nous goûtions le nectar ultime.
Les noces de vigne scellaient l'amour si intime
Que sa peau, à la mienne tatouée, luisait de toutes ces rimes...

Ce soir tu n'es pas là.
Mon violon a perdu sa corde de la.
Pourtant, l'archet sublime t'emmène vers les cimes
Où le tourbillon de ton âme frissonne, rarissime.

Ce soir tu n'es pas là.
Pourtant, mon amour t'emporte sur les rives
Où les barques se massent, captives
D'un flot si fougueux que tu t'abandonnes à mes incisives.

Ce soir tu n'es pas là.
Pourtant, ta présence si vive
Attise le désir qui toujours récidive
Éclatant de douceur et de larmes olives.

Ce soir tu n'es pas là.
Mais tu es belle, cathédrale d'ogives
Qui résonnent de mille délices plaintives,
Et je t'aime, orgue rugissant sa sève éruptive...

Caresse infinie qui s'étire avec langueur,
A mon âme tu parles de bonheur.
Rires éclatants qui fusent dans l'azur,
Olympiques marathons de démesure,
Les joies se mêlent et rebondissent,
Envoûtantes ordonnées qui épousent mes abscisses.

Carole, tu sais trouver toutes les clés,
Ouvrir les serrures et les loquets,
Ranimer la flamme vacillante,
Nourrir nos amours stupéfiantes,
Inonder ma chair de frissons interdits,
Laminer le temps et le non-dit,
Laisser filtrer la lumière diaphane
Et faire résonner la cantate profane.
Axel est ton écho et ton cri,
Uni à toi à jamais par magie.

Soixante minutes à l'horloge de nos amours,
Soixante minutes qui rythment les jours,
Soixante minutes qui battent à nos tempes,
Soixante minutes qui sont le phare et la lampe...

Soixante minutes au Café de Flore,
Soixante minutes que j'adore,
Soixante minutes qui viennent éclore,
Soixante minutes multicolores...

Soixante minutes de plein soleil,
Soixante minutes de printemps et d'éveil,
Soixante minutes de nous pareils,
Soixante minutes de plaisir vermeil...

Soixante minutes de notre lumière,
Soixante minutes qui brûlent nos paupières,
Soixante minutes comme si c'était la dernière,
Soixante minutes, et c'est toujours la première.

Il a ton regard clair
Et mes yeux de velours.
Nos amours similaires
L'appellent tous les jours...

Il a ta peau si douce
Et mes mains à te tendre...
Le portrait de ma rousse
Dit qu'il est déjà tendre...

Il a tes longues cuisses
Et mes reins qui se cambrent.
Nous en sommes l'esquisse
Et les murs de sa chambre.

Il a tous tes sourires
Et mes cheveux de jais.
Ce petit plein de rires
Que nous n'aurons jamais.

Que je les aime, ces ballerines...
Leurs dix nageuses toutes marines...
Elles commentent, elles caressent...
Elles apaisent, elles confessent...

Que je les aime, ces ballerines...
Qui griffent, qui serrent, si libertines...
Elles font chut, elles mesurent,
Roulent dans l'air, à vive allure...

Que je les aime, ces ballerines...
Qui massent, qui aiment, félines mutines...
Ces fées qui volent sont à ma rouquine,
Que je les aime mes crinolines !

Que je les aime, ces ballerines...
Ondines chagrines, chantant leur comptine,
Laçant des bottines, mimant des collines,
Que je les aime, tes mains divines...

Il a fallu du temps, du temps et des angoisses
Mais en un seul instant, tout ce temps la s'efface.
Puissent nos coeurs enfin retrouvés
Ne plus jamais se quitter.

Je t'offre cet instant, si fort et si puissant
Où tu fus là, présent , dans cet enchantement
Pour toi mon seul amour
Mon amour de toujours.

Il y a des jours où tout est lourd
Des jours où je voudrais partir
Avoir des ailes, voler, bondir
Pour me rouler dans ton amour

Il y a des jours où tout est lourd
Il y a des jours avec soleil
Des jours où toi tu m'émerveilles
Ou tu m'enveloppes dans ton amour

Il y a des jours où tout est lourd
Des jours où j'ai du mal à croire
Des jours où je perds presque espoir
Mais grâce à toi, ces jours sont courts

Tu es mon amour de toujours
Celui qui vient avec tendresse
M'apporter la joie et l'ivresse
Pour que les jours ne soient plus lourds

Mes yeux de jade et d'ambre
Et les murs d'une chambre

Mes yeux de jade et d'or
Le plaisir de nos corps

Mes yeux de jade et d'ambre
Nos reins chauds qui se cambrent

Mes yeux de jade et d'or
Quand je te dis encore

Mes yeux de jade et d'ambre
Pour ce jour de décembre

Mes yeux de jade et d'or
Sont tes plus beaux trésors

Tu es dans ses bras et je ne te vois pas
Je suis dans tes bras et tu ne me vois pas
Tu n'es pas là et je suis avec toi
Je suis là et il ne le sait pas

Tu t'allonges sur lui et c'est moi qui t'étreins
Sa bouche te baise et ma langue te bois
Ce sont mes caresses et pourtant ses mains
C'est son indolence et mon tendre émoi

C'est lui qui t'inspire et c'est moi qui expire
Mon parfum exalte son plus rauque soupir
Et quand ton ventre tremble de désir
Nous sommes deux pour sceller ton plaisir

Tu es dans ses bras et je ne te vois pas
Je suis là et il ne le sait pas
Et au fond de la couche de moiteur nimbée,
Il n'y a qu'un amour, il n'y a qu'une aimée.

Volutes de thé et d'encens,
L'incendie inonde mon sang.
Délire de musc suintant de lave
Tu te donnes à moi pour esclave.

Ta poitrine à même la pierre
Debout et tendue comme équerre,
Mes jambes grimpent comme lierre
Et mon étreinte se resserre.

Tes lèvres exhalent mille parfums...
De ta myrrhe soudain j'ai faim.
Tes reins tendus vers le miroir
Donnent le la à mes yeux noirs...

Ce n'est qu'un rêve et je suis seul.
Ton absence est un noir linceul.
La sphère d'acier me transperce.
A ma chanson manque ta tierce.

Épi dressé vibrant dans le champ de blé mur
Transperçant la surface, vivante Excalibur,
De l'épine arrachée hors de l'eau claire et feu
Jaillit le sang de miel au moment de l'adieu.

Maïeutique magique dans le miroir atomique
La nouvelle naissance a des reflets cosmiques.
Ma belle ondine donne, donne toujours encore,
Si belle qu'elle me mord jusqu'au parfait accord.

Goule ivre de champagne, mon coeur à la vanille
Chavire et se déchire, offert comme une fille...
Et, de toutes les bulles, la plus légère chancelle...
La flamme inaltérable avoue mille étincelles.

Belle est mon orchidée, et son pistil irisé
Plus que tous les présents, plus doux des alizés,
Me donne sans compter le joyau le plus doux
Qui des voeux absolus exauce le plus fou.

Au delà de tout, au delà de nous,
Au delà des clés, de tous les verrous
Nous avons le pêne, et comme indivis
Nous sommes pistil de l'unique lys.

Toutes les couleurs, même la plus lisse,
S'effacent dans le sel brûlant du calice.
Au delà de tout, au delà de nous,
De tous les délices qui rompent et qui plissent
Nous sommes l'hélice qui bat et se glisse.

Au delà de tout, au delà de nous,
De l'arc bandé au ciel acajou
Toutes nuances déclinées de brou
S'accordent en miel coulant peu ou prou.

Merveilleux sévice, ta corolle adventice
Telle une novice s'aventure en épice,
Flagrant exercice de notre matrice
Ouvert orifice sur l'amour au solstice.